SCÈNE TOURNANTE

Fiction & Cie



Alain Veinstein

SCÈNE TOURNANTE

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

© *Au bureau*, Robert Walser, Zoé, 2010,
pour l'extrait en page d'exergue.

ISBN : 978-2-02-107945-6

© Éditions du Seuil, mars 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.fr

« L'heure vient, l'heure passe… »

Robert Walser,
Au bureau

Lever de rideau

Il était une fois…

Pas de « Il était une fois ».
Le début ne veut pas de moi.

Jamais pu commencer par le début.

Quand je commence,
ça ne peut pas être un début,
la question du début ne m'effleure pas – ou si peu,
même si tout commence à la première ligne –
il ne peut pas en être autrement :
la brèche s'ouvre à la première ligne –
je ne dis pas le contraire –
je suis sur la brèche
à la percée d'une ligne,
je ne réponds plus de rien.

Pas le début,
la percée d'une ligne :
être sur la brèche
n'a rien d'un commencement.
Ce n'est pas le début –
j'allais l'écrire –
mais la fin,
déjà la fin.

J'en suis à peine au début
et c'est déjà la fin
sans que je puisse revenir en arrière.

J'ai beau crier :
pas encore,
pas si vite,
l'heure vient,
trop tard,
c'est déjà la fin
et tout est comme ce doit être, à la fin,
muet, sans appel du lointain,
sans un signe qui fasse entendre notre amour,
sur une scène qui continue pourtant de tourner.

Yeux grands ouverts
sur l'obscurité bleuâtre
qui en un rien de temps
a envahi la scène,
noyé tous les contours.

Là où je suis,
en conditions naturelles,
ça ne continue pas.
Ça n'a pas commencé
et ça ne continue pas.

C'est pourtant là que je suis,
dans cette histoire inconnue
que les mots m'ont donnée
pour que je refasse ma vie
et que nous puissions nous parler,
même si je suis seul.

Écrire
sans se salir les mains,
sans aligner jour après jour
des traces d'infamie,
impossible,
je n'y arrive pas.

J'ai beau écrire avec mon cœur,
la chair, les nerfs à vif,
je n'y arrive pas.

Arrêter,
ni plus ni moins arrêter,
me perdre une fois pour toutes
dans le blanc de l'hiver,
je n'y arrive pas.

Danser, risquer deux ou trois pas,
bouger jambes et bras
pour développer des lignes,
je n'y arrive pas.

Même chanter
pour ne pas écrire,
me perdre une fois pour toutes
dans ma propre voix,
je n'y arrive pas.

Un pas en avant
et que l'hiver me tombe dessus,
le froid et la neige,
loin des géraniums et des violettes.

Disparaître assez
dans le froid et la neige
pour ne plus pouvoir aller plus loin,
céder,
absorber le blanc,
me laisser geler dans l'hiver,
assez
pour être incapable de me retourner
vers les chemins perdus
depuis le premier pas.

Une fois pour toutes,
les mains liées dans le dos,
ne plus rien attendre
et que plus rien ne bouge.

Un pas en avant, un autre pas.

Un autre pas encore,
j'avance
le long du cercle de poussière,
les bras chargés de fleurs.

Toujours rien au bout
ni personne
et retour, chaque fois,
au point de départ.

Avec les néons qui clignotent,
une fois je te vois,
une fois je ne te vois pas.

Un pas en avant, l'instant d'après.

L'instant d'après dans le blanc
où fleur et hiver ne font qu'un mot
qui balaie la scène tel un cyclone,
je te vois d'un œil neuf
et te parle avec mon cœur
jusqu'à l'épuisement.

Comme chaque fois que je parle
avec mon cœur,
je suis privé de la fin de l'acte,
mais ce n'est pas du théâtre,
rien n'est plus éloigné de moi que le théâtre
quand, touché par la foudre,
je desserre les lèvres pour te parler.

Si loin, si proche.

Parfois tu es là,
parfois tu disparais,

perdue dans le blanc
du dernier jour,

quand pour me racheter
ne me restait
qu'un baiser d'adieu.

Plein de rage, oui,
on n'entre pas sans violence
dans tout ce blanc.

Ce n'est pas le moment
de rester immobile.
On n'a pas une minute
quand on parle d'adieu.

Je tends ma main valide,
m'accroche à la vie, ici, en bas,
en l'absence d'appui
depuis ce dernier jour,
mais prêt à ouvrir la bouche,
à me dandiner
comme un ours en cage :
ce que je m'obstine à appeler danser
pour me faire chaud au cœur.

Tout reprendre à la ligne
percée autrefois. Je reprends,
prends le risque, en un mot,
de courir à ma perte.

Une fois de plus,
il n'y a pas d'autres mots,
je cours à ma perte.

Sur cette scène où tout va très vite,
je suis le personnage arraché à tes bras,
qui t'adresse la parole
comme s'il allait mourir l'instant d'après,
en tout cas le jour même,
bien que le jour ne se lève pas à la même heure
pour toi et pour moi, côté cour et côté jardin.
Le théâtre permet de se laisser gagner
par l'élan triomphal des mots,
pourtant sans avenir,
qui vous abandonnent dès le lever de rideau,
mais que la mort n'abandonne pas.

Rien oublié.

Sans toi,
je ne suis pas le même,
attends encore,
attends encore un peu.
Je me tiens au bord,
les yeux grands ouverts,
pour te dire adieu.

Si je pouvais me souvenir des mots,
je voudrais t'embrasser avec une audace folle,
sentir le frisson
comme lorsque ça ne continue pas.

Je sais.

Je ne me souviens pas des mots,
mais je n'oublie pas.

Mon présent est la proie du passé
où se terrent les squelettes embrassés
qui tiennent debout par miracle.

Les murs se referment sur le mensonge,
la griserie des gagnants
à l'heure des saluts :
du jour qui les mène à leur perte,
ils font un jour de grâce.

Je reste sans voix dans ce chaos
où l'on ne s'entend pas.

Pas de quoi en faire une histoire, je le sais.
Mais si je garde les lèvres closes,
ce n'est pas que pour dissimuler mes dents.

Si je garde les poings fermés,
ce n'est pas que pour joindre l'acte au silence.

Quels rêves je faisais.

Il faut repartir de zéro, faire un trait sur le début,
la ligne percée des premiers mots :
la fin n'est pas un commencement.

Au premier rideau,
la cause est entendue :
je ne prends langue avec personne
comme si j'étais seul –
ou un enfant
privé de l'affection des siens.

Même l'air que je respire
nourrit une fureur
qui ne débouche sur rien.

Je reste immobile,
de l'autre côté de la rampe,
noyé dans son éclat,
incapable d'énoncer mon nom, mon pays.

Sur le devant de la scène, en lever de rideau,
je suis le personnage aux mains de pianiste,
les mains serrées sur le manche d'une pelle.

Creuser est son mensonge.
C'est mon rôle.

À celui qui creuse sa tombe,
la fosse paraît plus lointaine
à mesure que la mort approche.

La force de creuser :
ma vie ne tient plus
qu'à ce fil mensonger.

Toute ma ferveur s'engouffre dans la terre
chaque fois que s'enfonce la pelle.

Creuser.

Tout peut arriver…

Ce mouvement du bras, de la main, crébleu,
me fait battre le cœur comme rien au monde,
et pour rien au monde, je n'y renoncerais.

Je creuse, bouche cousue,
quoi qu'il arrive :
il suffit d'un mot,
depuis des années je le sais,
et tout peut disparaître,
n'aurait-on cessé de rêver d'une cuirasse de mots
qui courraient devant soi avec des lumières.

Depuis le temps,
je ne sais plus comment parler.

Chercher ses mots est devenu si risqué
que lorsque par hasard, l'un après l'autre,
je les trouve,
je me hâte de me les arracher de la bouche
pour faire place à des puits de silence.